

Un Mariage MANQUÉ

Gontran, après avoir hoché la tête et levé les bras, avec un gros soupir, encore effrayé, mais déjà soulagé, nous dit—du ton d'un homme qui vient d'échapper à un grand danger :

—C'est moi. Regardez moi bien. Vous avez failli ne pas me reconnaître. Encore un peu, j'étais cloîtré, cadenassé, cadenassé, cadenassé... J'étais marié! Oh! l'accident m'a frôlé de près! J'ai cru que j'y passais... C'est très effrayant quand j'y songe! Non pas que ma fiancée fut laide ou sottée, on désagréable... Charmante! Dix huit ans, blonde comme un épi, avec de grands yeux bleus qui brillaient, très drôles, vous regardant bien en face et vous interrogeant un peu, beaucoup, étonnement, quel qu'on ait fait ses preuves un peu partout, dans le monde ou dans les coulisses :

—Comment je l'avais connue? Très simplement. Comme ces choses arrivent quand on veut se marier. Je m'étais éveillé maussade, l'estomac navré du souper de la veille, la tête lourde, le cœur vide... Avec cela un temps gris, froid, triste! Un vague ennui dès le matin. A midi, un ennui noir. Rien à faire, rien à lire, rien à rimer. «Tiens, m'étais-je dit, c'est le moment de se marier! Si je fondais une famille? Ça m'occuperait! Je me jette dans mon coupé, je cours chez mon notaire, un vieil ami de famille... Je lui soumette mon cas, il feuillette ses dossiers, me demande si je veux une femme blonde ou brune.

—Je la préférerai blonde!

—Il me propose Mlle Berthe Brivard. «Jolie! Très jolie! A qui ressemble-t-elle?—A elle-même!—Voyons, cherchez bien, mon cher notaire; il n'y a pas dans le corps de ballet quelque visage qui rappelle le sien?—Dans le corps de ballet! Quelle question!—Je ne vous demande qu'une réponse approximative!—Moi notaire réticent:—«Dans le corps de ballet!... Le corps de ballet! Je ne vois personne! Mais, aux Bouffes, il y a la petite Angèle!—Angèle! Ravissante!... Comment elle ressemble à Angèle, votre jeune fille?—Je l'épouse tout de suite! Quand me présentez-vous?—«Je vous passe les détails préliminaires. D'abord la présentation! On devait se voir à l'hôtel Continental. Un bal de charité au bénéfice des demoiselles de magasin qui désirent devenir aquaristes.—Un quadrille, une valse. Deux doigts de flirtation. Après quoi, nous nous connaîtrons assez pour entrer en pourparlers officiels. L'américanisme! On va très vite en affaires. Mais voilà le bal contremandé. On le remplace par l'Opéra-Comique. Présentation classique. Le notaire m'ouvre la porte de la loge. Oh! adorable, la jeune fille!—Un pastel. Un petit nez fripen, de jolies lèvres, les yeux grands, et tout à côté des plus mignonnes oreilles roses, des frisons qui semblaient, dans la lumière, de la fumée d'un bien d'or... Plus jolie qu'Angèle!

—«Et bien, c'est dit! A quand la noce?—«La noce! Avant ce réalisme, il y a d'abord toute la poésie des fiançailles. J'étais enchanté de me marier. M. Brivard, très aimable homme, sans autre occupation que celle de détacher ses coupons, m'avait invité, dès le premier jour. Je revoyais encore ce tableau de famille, boulevard Malesherbes, dans le grand salon blanc et or, rempli de toutes les somptuosités banales des tapisseries à la mode. Meuble de Beauvais, riche étoffe... Bronzes trop dorés, écrans trop criards, pelote trop tapageuse, tableaux trop neufs... Un luxe né d'hier, du gott garanti sur facture. Et exquise, il faut tout dire, —jolie à croquer, sa tête blonde inclinée sous la lampe, Mlle Berthe coupant, avec un couteau japonais, le dernier numéro de la «Revue des Deux Mondes» un Grenze liant Fenillet! C'était un peu arrapé par la face, ça jouait! no familial, sentimentale, m tait si gentil!

—«Gentil à damner un saint. Je ne suis pas un saint. Parole d'honneur, j'aurais épousé sur le champ Mlle Berthe Brivard. Les parents n'auraient probablement pas voulu. Ils auraient eu tort, puisqu'ils tenaient à marier leur fille.

—Après tout, le temps des fiançailles est délicieux à passer. C'est le prologue, la préface, l'avant-propos de printemps du mariage. Une préface, c'est alléchant, c'est plein de promesses! On se dit en lisant: «Ah! le joli livre! Quel roman! quel poème! Divin!... Délicieux!—«Oui. Le bonheur est qu'en tournant les pages... et alors... Mais, je vous le répète, je ne demandais qu'à les tourner, ces pages, et vite, vite... d'autant plus que

la jeune fille, c'est la page blanche sans un trait de crayon, tandis que j'en avais rencontré tant et tant de ces jolies filles qui ressemblent à ces glaces de restaurant que tant de gens ont rayées de leurs noms et de leurs inscriptions d'un soir.

—«Ah! la jeune fille! Cet être ignorant, naïf, timide, exquise et blanc comme de la neige vierge, je l'avais trouvé, cet idéal! Comme je serais heureux d'avoir à moi la pensée de ce regard clair, le sourire de cette bouche, la frisson de cette peau si douce, si douce... J'étais décidé... J'épouserais Mlle Brivard. Et, dès lors, chaque soir, faisant ma cour, je venais dîner boulevard Malesherbes... Je me retrouvais dans le salon blanc et or... avec les mêmes bronzes, les mêmes écrans, dans la même fantaisie de Beauvais... Seulement Mlle Berthe me regardait plus la «Revue des Deux Mondes»... Elle lisait de petits journaux plus drôles, avec des petits dessins représentant des petites femmes gentilles, très gentilles, et qui lui ressemblaient.

—«Tous les jours, j'apportais un bouquet. Un bouquet de roses ou de lilas blanc. J'en traçais à la même heure, dans le même magasin et en me voyant arriver, tout naturellement la même fleuriste tendait la main vers le même endroit et d'un même mouvement, me présentait les mêmes lilas et les mêmes roses... Je devenais un habitué. D'ailleurs, ne regardant personne. Très pressé, quoique ce soit très agréable de contempler, ces touffes de fleurs, amas de violettes, roses toutes fraîches... des arbustes, des oranges, des camélias, des pétales qui ont le satiné d'une chair de femme, et dans cette verdure, des femmes jeunes, souriantes, qui ont le ton rose de fleurs vivantes... Ne vous moquez pas de moi. Je deviens idyllique. C'est un souvenir!

—«Je n'avais même pas remarqué, —moi, barbare! la grâce affluée et le joli visage triste de la petite fleuriste qui me servait. Je ne pensais qu'à Berthe, je ne voyais que Berthe et ses frissons d'or me dansant devant les yeux, je me disais quelle serait cette fois plus jolie que la petite Angèle et elle portait le costume de paysanne morlaque de la chanteuse d'opéra.

—«Angèle! Justement un soir, dans le grand salon, nous feuilletions l'album de famille... Très méli, l'album! Des militaires, des négociants, des volontaires d'un an, de tant en tant en parchemin, des oncles apoplectiques, un colonel d'artillerie, un ministre... Mais aujourd'hui presque tout le monde a un ministre dans son album de famille... Ça ne tire pas à conséquence... C'est comme autrefois le portrait d'un grand-père coiffé du bonnet à poil de la garde nationale.

—«En fermant l'album, Berthe me dit: «J'en ai un plus drôle! Elle va le chercher. Elle court. Ah! qu'elle taille! Elle l'apporte. Plein d'actrices, ceintures. Des chanteuses, des danseuses. Toutes les épaules de l'Opéra et tous les maillots de la danse. Et là, entre Théo et Judic, souriante, frisonne, la petite Angèle des Bouffes. «N'est-ce pas que je lui ressemble!» me dit vivement Mlle Berthe. Comme cela, les yeux dans les yeux, à brûle-pourpoint, on devrait dire à brûle-pourpoint, car ces regards-là, diaboliques, électriques, étincelants, volaient sur les subtils.

—«Tout le monde me dit que je lui ressemble!»

—«Et, prenant les attitudes de la petite Angèle, minaudant, son petit doigt mordillé par ses dents de petit chien, elle se mit à fredonner en «imitant» la chanteuse d'opéra, les couplets du «Remontoir» :

Une poupée,
Une poupée,
Une poupée à remonter.

—«Miserable de moi! Elle savait le répertoire des Bouffes, Mlle Brivard, fille de M. Brivard, notable commerçant et ancien président du tribunal de commerce. Je sortis, un peu suffoqué ce soir-là, du salon blanc et or du boulevard Malesherbes. La petite Angèle et la petite Berthe se mélaient étrangement devant moi et sautillaient gentiment comme deux poupées revêtues du même costume et, ma foi, plus j'avais vu et moins je savais si j'allais voir débiter, passagère Choiseul, Mlle Brivard ou épouser devant une écharpe tricolore la blonde petite Angèle des Bouffes!

—«Tout justement je repassais devant le magasin de fleurs où j'étais chaque soir, régulièrement. On allait fermer, mais entre les touffes d'azalées, par-dessus les énormes bouquets enroulés, les corbeilles dorées entre les grandes feuilles vertes des caoutchoucs qui luisaient comme vernies par la pluie, j'aperçus, achevant un bouquet, et jolie dans sa petite robe noire, avec un col plat qui faisait ressortir la pâleur de sa tête brune, la petite fleuriste qui, tous les jours depuis deux semaines, me tendait le même bouquet, avec le même sourire, un sourire poli,

tendre, un peu triaté, que je ne voyais pas...

—«Et je restai là, regardant. Elle était adorable, mon amie la fleuriste. Ses cheveux noirs, plaqués sur son front, lui donnaient, avec son profil droit, l'air d'une médaille antique. Il y avait de ces têtes à Arles. Mais, suis-je naïf! il y en a à Paris aussi, car c'était une Parisienne, et fine, et élégante, et douce, avec du piquant, du montant... Sous le bec de gaz où elle travaillait, ses doigts tournaient et retournaient un bouquet de roses qu'elle composait comme on doit composer un sonnet. Je ne voyais que sa main blanche. Ah! la jolie main! Et aristocratique, je vous prie! Elle contemplant cette main, moi, moi qui, boulevard Malesherbes, là-bas, dans le salon blanc et or, m'apprêtais à en demander une autre!

—«Le lendemain je vous passe le compte rendu de mes rêves et de mon insomnie où je voyais des fleuristes qui avaient l'air de vierges et des jeunes filles qui dansaient des ballets d'opéra, en costumes morlaques, sur l'air du «Remontoir». Le lendemain nous devions aller dîner, Berthe, Mlle Berthe, ses parents et moi chez ce satané notaire qui me disait: —«Et bien! Gontran, eh bien! il me semble que vous vous refroidissez! J'avais promis à Mlle Berthe un bouquet de corsage. Je l'apporterai. Elle le piquera là à son côté, et nous partirons ensemble pour la salle à manger de Mme Verdier!

—«Entre chez ma fleuriste. La même main se tend vers un bouquet de lilas identique à tous les bouquets passés que j'avais achetés là...

—«Non, mademoiselle, non, aujourd'hui il me faut un bouquet de corsage!

—«Ah! Elle me regarda en souriant de ses beaux yeux noirs très honnêtes, alla ma chercher un autre bouquet et me dit:—«Voilà, monsieur!

—«Alors, mademoiselle, cela suffira?... N'est-ce pas un peu gros?... Voyons... s'il vous plaît...!

—«Peu m'importait le volume du bouquet, mais je ne sais quel besoin me prenait maintenant de ne point sortir aussi vite que la veille de ce grand magasin de fleurs. Un paradis! Du vert, du blanc, du rose! Et cette jolie jeune fille, tout en noir, pâle, aimable, qui me disait tout naturellement, en mettant à son corsage le joli bouquet de roses thés:

—«Vous voyez, monsieur, ce sera fort bien!

—«Si bien, ah! oui, si bien, que j'avais envie de lui répondre:—«Laissez-le là ce bouquet de roses et gardez-le pour vous, mademoiselle! Il est fait pour vous! C'est l'honnête bouquet d'une honnête fille comme vous, jolie comme on n'est pas jolie, et si charmante avec votre petit air triste et bon!...

—«Mais elle aurait trouvé bizarre ma profession de foi. Je pris le bouquet et l'emportai. Quand j'arrivai, je vis que Mlle Berthe en avait un autre au corsage. Enorme. «Ah! me dit-elle, je ne comptais plus sur votre!» Elle laissa là celui que j'apportais. Tant mieux. J'en détachai une rose. Je devenais bête comme un chou. Mais cette rose-là, je la gardai et elle me donnait chaud sur la poitrine, durant tout le dîner chez Mme Verdier, pendant que, riant à tout propos, Mlle Berthe faisait des mots, répétait les plaisanteries courantes, cherchait des «combles»!

—«Ah! ce dîner! Il me parut long, long comme une opérette qui ne marche pas. Il me semblait que, ce soir-là, la petite Angèle—des Bouffes—avait un rôle qui ne portait point. Un rôle de fiancée mal venu, et toujours encore, et inévitablement, je revoyais le profil droit, l'air sérieux de la jolie fleuriste en robe noire. C'était elle, la fiancée!... La «fiancée»! Si les mots avaient des couleurs, celui-là serait tout blanc ou tout rose!... C'était elle la jeune fille! Pour quel les auteurs ne lui avaient-ils pas distribué à elle—ce rôle là!

—«Les auteurs! Eh! imbéciles! le seul auteur de tout cela c'était moi! Mais vous voyez le dénouement...! L'approche, le dénouement! A mesure que je retournais dans le salon blanc et or, la petite Berthe me faisait peur. La jolie personne!... Mais l'effrayante petite femme! Et à mesure aussi que je revenais chez ma fleuriste, je me disais que c'était là la véritable femme, la compagne associée de bonheur et de peine, l'amie!... Ah! la charmante fille! Je me disais quelle était pauvre, orpheline sans doute, vivant tout seule, destinée à épouser quelque commis marchand, quelque employé de chemin de fer, ou à tourner comme tourne au vent de Paris les créatures qui n'ont pas d'appui. Comme ce serait bon et beau, tout de même, d'arracher cette enfant à ce hasard, de la tirer de sa condition, d'en faire sa femme... Ah! parbleu, si on osait.

—«Et, tout en «osant» pas l'osant, doucement, poliment, je me détachais de ma petite Berthe Brivard—des Bouffes. Je la

laisais à son père, à son salon blanc et or et à son «Remontoir»! Je cherchais des attermoiements, des retards... des prétextes... «Enfin, me dit un soir M. Verdier, nous ne pouvons pas laisser mon ami Brivard le bec dans l'eau!—Naturalistes, ça! notaires! «Et ça, oui, est-ce non!» Moi, ah! ma foi, cette fois, j'étais décidé: «Eh bien! non! c'est non! Je ne suis pas fait pour être marié!»

—«Je ne remis plus les pieds chez les Brivard et je courus le lendemain à mon magasin de fleurs. Au lieu de ma fleuriste brune... à la même place, il y avait une fleuriste rousse, très polie, très jolie. Mais c'était l'autre que je cherchais. Ça m'apprit qu'elle était partie. Elle avait des parents en Bourgogne! On l'y rappelait pour la marier. A quel tonneau! A quel fût! A quel misérable vigneron! Je n'en sais rien, je ne le saurai jamais. De ma petite fleuriste brune, j'ignore tout; son nom, son âge, sa vie. Je ne sais rien, sinon qu'elle était jolie à ravir, l'air honnête, les yeux profonds, et qu'elle me tendait mes bouquets de lilas et de roses blanches, que je l'aurais suppliée de me donner, ma parole, et qui, dans tous les cas, m'aurait empêché d'en demander une autre—une de ces mains, celles-là, qui vont élargissant doucement—une main d'arrière d'amour, tandis que les mains pareilles à celles de ma fleuriste sont des mains d'amouruses et de cœur de charité!

—«Voilà mon aventure! Elle est simple. Eh bien! je n'en ai jamais eu de plus agréable dans toute ma vie. Il me semble que j'ai caillé, dans votre vie de serrement, une fleur des champs et que j'en ai encore le parfum aux doigts, la senteur douce aux narines... Ah! je deviens étié glisque, ma parole, mais qu'elle soit bonne, partant où elle se trouve, la petite fleuriste inconsciente qui, comparée à ma poupée du boulevard Malesherbes, ressemblait à un bouquet avec sa tige verte, tandis que l'autre me rappelait les bouquets montés sur fil de fer... Et que c'est donc gai, et bon, et doux, et amusant, un mariage manqué et un «oui» qu'on allait dire bêtement et qu'on ne dit pas!

—«A propos, vous savez! Mlle Brivard épouse demain un jeune financier très adroit, qui a trouvé le moyen de se tailler une fortune dans le «krach» qui a ruiné les autres. Mlle Berthe doit appeler ça vivre sur le cadavre. Ils seront très heureux. —Moi, je pars ce soir pour Monaco! J'ai perdu ma petite fleuriste au col plat, je gagnerai peut-être quelques louis à la roulette. «Malheureux en amour»... Dans tous les cas, j'aurai toujours été heureux dans le jeu du mariage, cette loterie qui ressemble à toutes les loteries et où l'on est seulement certain d'y trouver un gain... quand on ne prend aucun billet!»

Choses de l'Afrique Centrale.

Le gouvernement anglais vient de publier toutes les pièces et la correspondance relatives à Kano :

Le 10 décembre 1902, lord Onslow, secrétaire d'Etat, télégraphie à sir F. Luggard, haut commissaire, qu'il apprend que des hostilités sont entreprises contre Kano. Il suppose qu'il ne s'agit que de précautions nécessaires à la sécurité de la commission de délimitation.

Le 11 décembre, sir F. Luggard rappelle ses dépêches antérieures. Il sait que Kano fait des préparatifs de guerre.

D'autre part, le salut de la garnison de Zaria, le prestige du gouvernement anglais, la possibilité d'une délimitation de frontière dépendront d'une action énergique.

Dans différentes dépêches, lord Onslow insiste pour qu'une opération militaire n'ait lieu sans forces suffisantes et offre des renforts.

Le haut commissaire serait en mesure d'agir. L'émir de Kano est impopulaire. La population haonassa est favorable aux Anglais. Il remercie pour les hommes et les canons que lui ont fournis le Lago et la Nigeria méridionale.

Dans une lettre du 28 janvier 1903, lord Onslow dit à sir F. Luggard que la politique du gouvernement anglais a toujours tendu à éviter une rupture avec le Sokoto, bien qu'il ne se dissimulât pas le danger d'un conflit avec le sultan pouvant résulter de mesures à prendre pour supprimer les raids des noirs.

S'il avait été possible de retarder la délimitation de la frontière anglo française, on aurait pu attendre jusqu'à ce que le sultan de Sokoto fût disposé à nouer avec nous des relations amicales. Mais l'action des Français dans la sphère anglaise nous a obligés à presser le gouvernement français de délimiter la frontière sans délai.

Le gouvernement regrette qu'il soit devenu nécessaire d'opérer

contre Kano. Il estime que vous auriez pu le tenir mieux au courant de ce qui se passait, mais il reconnaît que les circonstances rendaient inévitables les mesures que vous avez prises.

Le Théâtre DE LA GAITE

1760-1833

On a beaucoup parlé, ces temps derniers, du théâtre de la Galté, et de ses destinées nouvelles. Le bruit a couru—et s'est presque confirmé—de sa vente; et ce théâtre serait compris, disait-on et dit on encore, dans un «trust» dont il est fort question en ce moment.

Entre parenthèses, l'idée d'un pareil trust n'est pas aussi nouvelle que l'expression qui la désigne. Jadis Ribié, directeur fameux dans les premières années du dernier siècle, avait rassemblé quatre théâtres sous son unique direction.

Il nous a semblé intéressant de rappeler les commencements du théâtre de la Galté, ses transformations, ses créations notables, ses pittoresques directeurs et les principaux acteurs qui brillèrent sur sa scène,—laquelle, au début, ne fut qu'un tréteau.

Le théâtre de la Galté fut, en effet, fondé par J. B. Nicolet en 1760; mais son origine remonte à 1760. Un sieur Restier, qui tenait des barques aux foires Saint-Germain, Saint-Laurent et Saint-Ovide, en fut le premier directeur. Comme ces foires se tenaient qu'à certaines époques de l'année, Restier avait construit sur le boulevard du Temple une salle de spectacle en bois, sur la façade de laquelle on lisait: «Salle des grands danseurs».

Nicolet père était l'arlequin de ce spectacle, et faisait même le parade au dehors, comme Bobèche et Grammaire.

Ce devait être un lieu bien amusant et d'une jolie couleur que ce boulevard du Temple, de 1760 à 1830. Plusieurs gouaches, au musée Carnavalet, nous en donnent une image qui charme. Le matin il était triste presque, et désert, avec un petit air provincial que lui donnaient ses quelques fort espacés, son pavé inégal, ses beaux arbres chevelus. Vers sept heures du soir, il s'anima et, parfois aussi, à certains jours, dans l'après-midi. Parades, exhibitions—musique, déclarations et rires. On y voyait des oiseaux qui faisaient l'exercice, des lièvres qui battaient la caisse, des poues qui traînaient des carrosses à six chevaux; «l'illustre Mlle Rose, en équilibre sur un chandelier»; Mlle Malaga, «à la crapaudine sur un plateau d'argent»; et enfin Munito, le célèbre Munito, ce chien qui calculait aussi bien qu'un ministre des finances,—du moins un ministre qui sait calculer.

Ce boulevard du Temple était vraiment le séjour de la Galté—et le théâtre qui devait porter ce joli nom, était-il aussi le premier qui y avait été installé.

Un incendie détruisit la salle de Restier. Nicolet le fit rebâtir. Il se mit à la tête de la troupe. Il était fort aimé du public, et il jouait comme son père le personnage d'Arlequin.

En 1772, sa troupe s'en fut jouer à Choisy, chez Mme Dubarry. Elle amusa fort Louis XV, et Nicolet obtint la faveur de prendre pour son théâtre le titre de «grands danseurs du Roi».

Nicolet ne se laissa pas troubler par l'orgueil, continua le genre qu'il avait adopté et mit sur sa toile cette modeste devise :

Sur les tréteaux de Thespis,
Ne cherchez que la Folie.

Nicolet montait avec beaucoup de soin les pièces à spectacle et les arlequinades qu'il faisait représenter. Ses machines et ses décorations étaient luxueuses; bref il avait le souci de la mise en scène. «Arlequin dogue d'Angleterre, l'Enlèvement d'Europe» et le fameux «Siège de la Pucelle de l'Orléans» attirèrent tout Paris. Le rôle de Jeanne d'Arc était joué par Mme Nicolet, qui était fort belle.

Dans l'année 1789, Nicolet mourut. Sa femme continua à tenir le spectacle, qui demeura dans une situation assez prospère jusqu'aux heures agitées de la Révolution. Alors le titre: «Salle des grands danseurs du Roi» disparut, et l'on mit à sa place: «Théâtre de la Galté».

Ce qu'en y josa ne fut pas toujours gai; on y donna force pièces révolutionnaires, «Brutus, Fénélon», les «Victimes otolées».

Il est vrai que du Molière y obtint grand succès.

Ribié avait commencé par être commissaire à la porte du théâtre; il vendait des contre-marchés et s'en servait souvent pour aller admirer Nicolet. Il était parvenu, grâce à son intelligence «naturelle», à jouer quelques petits rôles; Nicolet l'engagea dans sa troupe. Ribié devint bon acteur. Après avoir couru la province au commencement de la révolution, il était passé aux colonies. Il en revint en 1795 et prit alors la direction de la Galté, à laquelle il donna le titre de «Théâtre d'Emulation».

Il y fit représenter avec succès un mélodrame: «Le Moine». Cependant, d'autres pièces ayant moins bien réussi, Ribié quitta bientôt la direction.

Le théâtre d'Emulation, après plusieurs directions aussi brèves qu'infatigables, fut pris par un homme de lettres nommé Coffin-Rosny. La salle ayant été restaurée, l'ouverture eut lieu le 16 avril 1799, et l'on joua un vaudeville de circonstance, le «Retour de la Galté».

Ribié revint en 1805 reprendre la direction de la Galté. Pour la seconde fois il allait tomber, quand Martinville le sauva, en écrivant pour lui, et avec lui, le fameux «Pied de moulin», où le maître Dumesnil était ravissant, défilant de bêtise». Cette pièce fut fort.

Ribié fut obligé de rendre, le 20 mars 1808, le théâtre à Mme veuve Nicolet, qui avait réclamé son privilège.

Mme Nicolet eut l'exploitation du théâtre à son genre, un nommé Bourgoignon. Ce dernier voulait reconstruire une salle neuve. L'ancienne, en effet, était triste et incommode. On démolit donc, en 1808, le théâtre bâti en 1760. Une salle élégante et bien coupée remplaça le vieux bâtiment noir et enfumé. L'inauguration eut le 3 novembre 1808, avec une pièce à spectacle, le «Siège de la Galté».

On joua un peu de tout dans cette salle neuve: des drames, comme «l'Ange tutélaire, Marguerite d'Anjou, les Ruines de Babylone»; des vaudevilles comme «l'Académie, à la Courtille, la Famille des Jobards, le Sabre de bois»; des pièces militaires comme «Fanfan la Tulipe et le Grenadier de Louis XV».

Un petit vaudeville, «l'Enfant du régiment», fut interdit à la quarante-cinquième représentation: on croyait y voir des allusions au Roi de Rome.

Bourgoignon mourut en 1816. De 1816 à 1825, le théâtre fut dirigé par sa veuve; de 1825 à 1835, par Guilbert de Pixérécourt.

En 1830, le théâtre connut de beaux jours avec la «Tour de Nesle» et autres drames de cape et d'épée.

En 1835, Bernard-Léon allait succéder à Pixérécourt. On venait de jouer «Monsieur de Laturde» ou «Trente cinq ans de captivité» qui avait obtenu un succès étonnant—quatre vingt représentations, chiffre fort pour l'époque. Le théâtre était cédé à Bernard-Léon pour 500,000 francs. On montait à grands frais une féerie intitulée «Bijou ou l'Enfant de Paris». Deux jours avant la première, le 21 février, à l'une des répétitions, le feu prit à la frise et le théâtre, en quelques minutes, fut incendié.

Les directeurs des grands théâtres de l'époque, Poisson, Dormeuil, Arago, Haréel bénéficièrent des représentations au bénéfice des artistes du théâtre de la Galté. Bernard-Léon, couragement s'écria: «La Galté est morte! Vive la Galté!»

Le 19 novembre 1855 une salle nouvelle fut ouverte. Sur l'affiche: «Vive la Galté!» prologue; la «Tache de sang» dame; le «Tisou d'horreurs», folie. Quand, dans cette dernière pièce, Bernard-Léon se montra, «la salle trembla sous les applaudissements».

Bernard-Léon doit être content, du haut de sa demeure dernière: la Galté est toujours très en vie.

Le Médecin Charles de l'Orme.

La «Chronique médicale» nous parle, dans son dernier numéro, d'un médecin d'autrefois qui fut successivement attaché à la personne de trois rois, Henri IV, Louis XIII et Louis XIV.

Les thèses de ce savant docteur—qui fut le candidat le plus distingué de sa génération et son autorité—méritent de ne point passer à l'oubli.

Pour le premier grade médical, celui de bachelier, il n'y avait qu'une thèse: «Le sujet sur la question de savoir s'il est bon pour la santé de danser aussitôt après le repas».

Le candidat soutint l'affirmative.

Voici le sujet des quatre thèses de licence:

I.—Convient-il d'employer les mêmes remèdes avec les «amants» qu'avec les «déments»? Le jour de la naissance de l'«amant» ou de l'«amant» est-il bien plus agréable? Réponse: oui.

II.—Une fièvre pestilentielle peut-elle être intermittente? Réponse: non.

III.—Le guimauve est-elle un être vivant, et a-t-elle les propriétés que lui accordent Dioscoride et Galien? Réponse: oui.

IV.—L'usage exclusif de l'eau comme boisson est-il plus utile aux jeunes gens qu'aux vieillards? Réponse: oui.

La soutenance de ces quatre thèses occupa huit séances.

Voici maintenant le sujet de quatre thèses de doctorat:

I.—La vie des rois, des princes et des grands est-elle moins exposée à la maladie et plus longue que celle des gens du peuple et des paysans? Réponse: oui.

II.—Les vésicants sont-ils bons pour les douleurs arthritiques? Réponse: oui.

III.—Le candidat se prononça pour la négative à une époque déterminée.

IV.—Est-il permis, quand une femme enceinte souffre d'une maladie aiguë, de lui prescrire des abortifs? Réponse: oui.

La soutenance, cette fois, dura quatre jours. Les trois premiers jours, le candidat se prononça pour la négative à une époque déterminée. Le quatrième jour, il soutint la négative, au nom de la religion.

Aux thèses succédèrent cent propositions, problèmes, etc., défendus contre tous par le futur docteur, et d'ailleurs choisis par lui-même. Dans le nombre, il en est d'assez inattendus, par exemple: La femme est-elle plus parfaite que l'homme? Les mâles peuvent-ils avoir du lait?—A-t-il été donné au seul roi de la France de garder les écuries? Réponse: oui.

Dans le cours de sa longue pratique, Charles de l'Orme eut l'honneur de défendre l'antimoine contre son ami Guy Patin, et fut, parait-il, l'inventeur de la chasse roulante appelée «vinagrette».

Il mit à la mode les eaux de Bourbon-Lancy, son pays d'origine. Le premier en France à utiliser les eaux minérales chaudes, et eut l'idée de faire donner la douche sur tout le corps avec les frictions acétumées. C'est la douche-massage d'aujourd'hui, avant de diriger le jet sur la région malade.

Une de ses originalités consistait à qu'on lui laissât la plus grande propriété dans les pansements.

Pendant le peste de 1619 et pour échapper à la contagion, il se fit faire un habit de marquin qui ne quittait plus, et ne sortait jamais sans avoir de l'ail dans la bouche, de la rue dans le nez, de l'encens dans les oreilles et sur les yeux des passants. Plus tard, il mit un masque de marquin comme l'habit, et où il avait fait attacher un nez long d'un demi-pied, afin de détourner la malignité de l'air.

Pendant un de ses contemporains, le médecin-voyageur Jean Bernier, prétend que le cabale, les arthrites, l'apoplexie et la fortune ont eu plus de part que le mérite à la réputation de Charles de l'Orme. Il raconte, dans son curieux «Essai de médecine» (1689), que de l'Orme avait imaginé de placer dans son atelier un tronc où les consultants étaient invités de mettre ce qu'ils voulaient pour l'office des trépassés, dont quelques dévots lui avaient, disait-il, laissé la direction entière. Il lui reprochait aussi de se faire payer par les habitants de Bourbon-Lancy pour leur envoyer des malades et de prélever sa part sur les bénéfices des chirurgiens et des apothicaires auxquels il adressait des clients.

Tant il est vrai de dire qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil.

Le sucre de Hawaï.

San Francisco, 7 mars.—Dix-sept vaisseaux chargés de sucre sont arrivés de Hawaï pendant le mois de février, 51,848,900 livres étant le total du sucre reçu pendant ce mois.

Pendant les deux premiers mois de l'année il a été reçu 97,365,000 livres contre 77,170,500 pendant la même époque l'année dernière, ce qui donne une augmentation de plus de 20,000,000 de livres cette année.

Changement de poste.

Denver, Colo., 7 mars.—Le brigadier général Funston, commandant du département du Colorado de l'armée des Etats-Unis, a reçu l'ordre d'attendre de se rendre à Washington pour entrer en conférence avec le sous-secrétaire de la guerre Sanger.

Cet ordre est révolutionné les plans du général Funston qui avait reçu l'instruction de prendre le commandement de la Colombie, embrassant le Washington, l'Oregon, l'Idaho et tout l'Alaska, en remplacement du général Randall.

Célébration intéressante.

Mobile, Ala., 7 mars.—Une dépêche de Montgomery au «Item» dit que Mme Maragolya Keith, de cette ville, a célébré aujourd'hui son 116me anniversaire de naissance par des cérémonies religieuses à sa résidence.

Mme Keith est née dans la Caroline du Sud, mais elle résida dans l'Alabama depuis sa plus tendre enfance. Elle a vu trois siècles et elle a conservé le souvenir d'incidents qui se sont produits avant la guerre de 1812. Elle garde le lit depuis six ans, mais ses facultés mentales ne sont pas le moins affectées. Elle a en treize enfants, mais n'en a conservé que deux.

Incendie d'une usine.

Philadelphie, 7 mars.—L'usine de la Franklin Bakery Company, importatrice de pain de seigle, a été endommagée par le feu aujourd'hui. Les pertes se montent à \$100,000.